

Soudain, je me sentis très seul. Comment allais-je donc occuper mes matins et mes nuits sans personne, ni de peaux ou de poils, pouvant caresser mes arpions. Qu'allais-je faire de cette sombre solitude qui hantait mon âme tel un infâme gnome variolé ?

Jamais je n'oserais me paître des généreuses et voluptueuses lampées d'un autre loyal compagnon canin. Le souvenir douloureux du deuil de ce cher Ulderic, fidèle barbet au pelage laineux et aux yeux perçants, rappel nostalgique des grognards napoléoniens, faisait encore frissonner mes hanches émoussées de patriarche. Inutile aussi de penser être côtoyé par ces diaboliques félins, créatures de la nuit assoiffées de sang.

La solution m'apparut dès lors aussi claire que la rivière du pêcheur au lendemain des fontes de la banquise. Je devais m'enorgueillir d'une magnifique bouture verdoyante. Un palace de feuilles et de pétioles, à la fois vivant et éternel, saurait sans doute purifier l'air de mes sinus et la brume de ma conscience. Quid de ma cloison spirituelle ? Anéantie, espérons-le, par la présence reconfortante d'un des légitimes héritiers de l'Histoire photosynthétique de cette planète.

Je me rendis donc au marché public le plus près. Je fouettais mes guiboles vers le marchand de produits botaniques, valsant autour de vieux quidams, reflets de ma propre image. La jouissance de ma nouvelle aspiration camouflait admirablement ces douleurs arthritiques qui m'avaient affublées de cette maudite canne, cette tige charpentière infecte qui trahissait mon âge vénérable.

- Excusez-moi, mon brave margoulin, introduisis-je, saurez-vous m'enorgueillir de votre plus magnifique bouture verdoyante ?

- Mais bien évidemment, cher sieur, répondit-il avec entrain.

- Qu'il en soit ainsi et montrez-moi vos plus beaux rameaux, ordonnai-je sans politesse.

Sûr de lui, il me présenta d'abord une pousse bien grasse et m'en demanda cinquante écus.

- Quel affront ! pensai-je tout haut. À ce prix, je pourrais nourrir une famille entière de bons jacques !

- Mais voyez-vous, argua-t-il timidement, cette plante a nécessité des années de diligence quotidienne, mon bon sieur.

- Taisez-vous donc, maigre forain. Qu'avez-vous cultivé d'autre dans votre boutique qui pourrait me soulager de mon désarroi sans toutefois me dérober de ma pitance ? Et cette fois, aucun tripotage, sinon vous ne verrez jamais la couleur de mes galettes !

Prit de court, il courra vers l'arrière-boutique d'où il sortit un magnifique bouquet de feuilles frisées et dodues, semblable à la chevelure d'une jeune numide. Il n'en fallut pas plus pour que je tombe raide amoureux de cette somptueuse laitue des dieux.

- Voilà enfin un adjuvant digne de ce nom ! m'exclamai-je d'un verbe tonitruant. Combien en demanderez-vous donc, cette fois, pauvre besogneux ?

Le vacillant petit homme tendit sa main, tel un mendiant.

- Pour ce rare spécimen, je n'en demande que vingt-cinq piécettes, murmura-t-il en signe de soumission.

- Je t'en donnerai vingt, répondis-je grassement, tout en déployant ma bourse.

Le petit charlatan ne put qu'acquiescer devant mon geste magnanime. Alors qu'il emballait ma dot, le marchand, aussi botaniste, démystifia pour moi son entretien, qui, ma foi, n'était que trop simple. Un petit bain hebdomadaire et un accès aux lueurs de l'astre radieux, voilà tout ce que demandait mon nouvel ami. Rien de plus aisé. Quel bonheur de voir enfin justice repayée pour tous ces malheureux méchefs qui s'étaient abattus sur le chemin de ma destinée. Je versai ainsi mon humble obole au pieux fripon, puis rentrai, désormais accompagné de mon nouveau bienfaiteur vert bouteille, qu'il était convenu d'appeler Codonanthé.

De retour dans ma tanière bourgeoise, je dus convenir avec Codonanthé de son nouveau domicile, afin de lui assurer une transition confortable. Après tout, il émigrerait d'une région mouvementée et riche en rendez-vous – celle du présentoir du marché – à l'office cloisonné d'un ascète, sans autre concubin de son espèce. J'hésitai entre deux emplacements pour y déposer la potiche. Soit j'abdiquais l'accès à un peu de lumière afin de lui assurer une position à hauteur de tabouret, soit je sacrifiais l'agencement savamment étudié de mon mobilier et de mes orfèvreries afin d'offrir à Codonanthé un traitement privilégié aux abords de la lucarne ensoleillée. « Qu'en penses-tu, fier Codonanthé ? Est-ce que tes tiges bouclées et ondoyantes préfèrent profiter d'un dégagement supplémentaire pour tes genoux ou exigent-elles le luxe d'un lieu de détente baigné de rayons balnéaires ? » Ce brave végétal fourragé resta muet. Je suppose que l'inquiétude d'un nouvel environnement domestique le tenait figé dans ses positions. Comme il abandonnait son pouvoir d'ordonnance, je dus décider pour lui. Je conclus ainsi qu'il serait malencontreux de devoir déménager mes cabinets au risque de m'en luxer les articulations, uniquement pour satisfaire les excès de mon nouveau colocataire. Je le posai donc sur une sellette de pin, haute d'environ un mètre et qui amassait la poussière depuis le décès de la matrone, aux côtés de mon récamier de velours.

Plusieurs semaines passèrent. Chaque mercredi, je nappai scrupuleusement d'un verre d'eau le terreau de Codonanthé, avant d'asperger avec amour ses petits pétales. Mais plus les jours avancèrent, plus la présence de ce digne représentant de la race végétale devint pour le moins captieuse. J'avais beau lui servir mes plus chaleureuses éloges, jamais il n'osait m'accueillir d'une nouvelle pousse ou me dévoiler en primeur un vierge bourgeon.

Au troisième mois, alors que je préparais, non sans maussaderie, je dois l'avouer, son banquet aquatique hebdomadaire, j'aperçus avec effroi l'éruption inopinée d'une foliation brunâtre ignoble. « Mon pauvre Codonanthé ! m'écriai-je, affolé. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? » J'empoignai le cylindre d'argile qui lui servait de maison et le déposai au milieu de mes armoiries, giflant irrespectueusement du dos de la main les trophées de mon aïeul. Je fis gaffe que la lumière inonde le feuillage de mon ami. « Tiens, régale-toi, cher

jouvenceau », chuchotai-je tout en instillant délicatement le doux liquide de la vie à ses racines. Je m'empressai ensuite de l'amputer de tous ces membres nécrosés, tout en m'excusant des maux que j'ai malencontreusement causés. J'espérai naïvement qu'il me pardonnerait.

Deux semaines plus tard, la décomposition de mon compagnon ne fit que s'aggraver. Son feuillage se dégarnissait à vu d'œil. Le désespoir me gagna tout entier. Quelle catastrophe ! Non seulement étais-je témoin de la mort lente et douloureuse de mon bien-aimé Codonanthe, mais je devais en plus supporter son rejet formel.

Je ne perdis pourtant pas espoir. Un père n'est-il pas sujet au rejet de sa progéniture ? Et pourtant, le devoir du père est d'être toujours prêt pour leur retour et d'assurer leur bien-être, quoi qu'il advienne. La parabole du fils prodigue me revint ainsi en tête. Le fils aîné s'exclama : « père, voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres ; mais quand ton autre fils que voici est arrivé, lui qui a mangé tous tes avoirs, tu as aussitôt tué le veau gras pour lui ! » Alors le père lui dit : « mon enfant, toi, tu as toujours été avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est maintenant vivant, il était perdu et il est maintenant retrouvé ». Je répétais ces mots avec dévotion.

Plusieurs pleines lunes se succédèrent. Le sort de Codonanthe semblait maintenant inévitable. J'avais arrêté de nettoyer les tranchées de ses cadavres. Mon bureau était transformé en immense champ de bataille. On était mercredi. L'air rafraîchi de l'arrière-saison commençait à s'infiltrer par les interstices de la toiture en tuiles de terre cuite. Mon ami avait mauvaise mine. Seule une petite feuille jaunâtre était encore attachée à son nœud. Je devais en finir. Je penchai le bec d'une grande saucière et versai le repas de la dernière cène. Alors que la terre était imbibée, je continuai à épandre la boisson cristalline. Même dans ce moment dramatique où mes tourments débordaient de son pot, où je noyais délibérément mon fils afin d'abréger ses souffrances, jamais il ne prononça un seul mot.

Ô cruel Codonanthe, pourquoi m'as-tu affligé d'un tel sort ? Qu'ai-je fait pour mériter tant d'injustices et de tyrannies barbares ? Je t'avais adopté pour te voir grandir. Aujourd'hui, je dois t'enterrer comme tous mes autres fils et comme ce valeureux Ulderic. Ô douleur, Ô désolation ! Tu m'as pourri la vie, immonde Codonanthe !